

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 3. Chapitre XI

Le jeu, les femmes, les promenades et la controverse chismographique, voilà comment j'employai mon temps, depuis que j'avais relégué la politique au second plan, prévoyant ce qui allait arriver. Pour rien au monde, on ne m'aurait fait parler ni écrire. Mon beau-père me dit :

- Si tu dois quelque chose à la Banque Nationale, fais vite un virement à la Banque garantie de ta province. Je sais ce que je dis ... Là-bas, ce sera plus facile à arranger...

Sans savoir à quoi pouvait correspondre ce conseil, je m'empressai de le suivre, et de faire ce virement que ma position politique me facilita. Je sus que sous mon nom, ou d'autres, je ne devais pas moins de près d'un million de pesos. Quoique mes propriétés de Los Sunchos et celles de la capitale de la province et des environs représentaient alors un peu plus de cette somme, je m'effrayai et allai consulter Rozsahegy, sûr qu'il s'était trompé et m'avait fait faire une fausse

démarche.

- *Je crois – lui dis-je –, puisque je suis riche et Eulalia aussi, qu'elle doit m'aider à consolider ma fortune, d'autant plus qu'elle n'y perdra pas un centavo. Je viens donc, en son nom, vous demander de dégager mes propriétés en payant ma dette à la Banque de la province.*
- *Vous êtes très jeune – me dit-il –. Je ne paie pas les dettes de quelqu'un qui peut les payer. Eulalia ne manquera jamais de rien, ni aujourd'hui, ni jamais, ni vous, par conséquent, même si vous continuez à faire des sottises et à jouer jusqu'à votre chemise. Et laissez les choses comme elles sont, je vous l'ai déjà dit, personne ne s'emparera de vos terres tant que Rozsahegy vivra.*
- *Je dois près d'un million.*
- *C'est une vétille. Il n'y a pas un séide du Président ni même d'un gouverneur de province qui n'en doive autant. Et vous croyez qu'on va les pendre pour cela ? Le pays serait perdu ! ... Et personne n'est mort pour avoir eu des dettes ... – Et, paternel, il ajouta – : Eulalia aura tout ce dont elle aura besoin. Tu pourras continuer à faire*

des affaires comme tu l'entendras. Je n'entre pas là dedans. Mais, au moment opportun, je saurai comment t'aider. Mais, surtout, ne vends pas tes fermes, parce qu'alors il n'y a plus, de défense.

Le « *gringo* » sait ce qu'il y a à pêcher, pensai-je, et le mieux, c'est de continuer à faire des petites affaires.

C'était encore, mais touchant à sa fin, le temps de la facilité. Gagner un peu d'argent ne me coûtait pas d'autre travail que de lire un mémorandum présenté par quelque candidat à une concession, et le répéter sous une autre forme à la Chambre. Ces mémorandums étaient bien faits et affirmaient ma réputation d'orateur encyclopédique, sans me compromettre comme homme politique. J'aurais pu me porter, par ce procédé, un préjudice mortel, mais, malgré ma modestie, je dirai que je les présentai avec éloquence et succès, et aussi qu'entre collègues nous avons établi un accord tacite, et votions alternativement et mutuellement l'un pour l'autre.

Mes « bohêmes » du parti officiel et de l'opposition n'y voyaient que du feu et les premiers, obéissant à ma consigne, ne

me mettaient jamais en avant, de même que les autres, conquis, éreintaient tout le monde, excepté moi. Ceux de mon parti parlaient de Maurice avec mesure et respect, et mes adversaires, étant donnée mon insignifiance, quand, par hasard, ils parlaient de moi, accolait à mon nom une parole aimable.

On pensait que je n'avais pas de talent, mais que j'étais, par contre, très bon ; je n'avais pas, de brillantes qualités, mais j'étais intelligent ; je n'avais pas de moralité, mais j'étais très tolérant pour les défauts des autres ; je n'avais pas de caractère, mais j'étais incapable de faire du mal à une mouche ; je n'étais pas altruiste, mais je ne dépouillerais personne à mon profit. Des vertus négatives, mais des vertus tout de même.

Eulalia s'était résignée au rôle d'amie. Malgré sa famille, elle était, pour moi, comme un décor, grâce à son admirable don de recevoir. Je l'emmenais au théâtre, dans quelques-uns de ces salons curieux qui existaient à Buenos Aires comme un trait d'union entre la vieille société et celle qui allait naître plus tard. Ils étaient très libres, très rastaquouères, mais c'étaient les seuls qui nous étaient ouverts. Elle était très

remarquée et très courtisée. Il me sembla parfois que les galanteries de quelques-uns allaient un peu trop loin, et qu'elle les prenait cependant comme monnaie courante. Mais il ne convenait pas à Mauricio Gomet Herrera de se préoccuper de ces détails lorsque cent choses de plus d'importance pour lui et les siens sollicitaient à chaque instant son attention. D'ailleurs Eulalia était, a été, et est fondamentalement honnête, du moins il m'a semblé qu'elle l'était et cela suffit ! ...

Et quand, alors, je me posais en partie ces problèmes psychologiques, j'évoquais toujours l'image de Maria Blanco, et comparais les actes d'Eulalia à ceux qu'elle aurait eus ! Et bien qu'Eulalia agît comme aurait pu agir Maria, je trouvais toujours en Maria une supériorité, par je ne sais quelle préoccupation atavique qui me faisait oublier que ma femme était une femme du monde accomplie. Rozsahegy, Blanco, tout réside dans ces noms, une question de prononciation.

Maria, entre temps, était venue s'installer à Buenos Aires et ne se préoccupait pas de moi le moins du monde. Elle devait mener une vie analogue à celle de Thérèse et donner à Vazquez ou à son devoir, tout son temps et

toute sa pensée. On ne la voyait jamais nulle part. Vazquez désirait faire un voyage en Europe. Il voulait compléter son éducation et voir de près, dans la réalité, ce que les livres lui avaient montré, se sentant capable d'être utile à son pays, non parce qu'il apprendrait davantage à l'étranger mais pour la plus grande autorité que lui donnerait un séjour dans l'ancien monde.

Un soir, commentant la chronique de la Chambre, des journaux de l'opposition, dans laquelle on me traitait très bien, je fus amené à lui dire que je méprisais résolument tous les écrivains et que je les tolérais tout au plus. Vazquez, le romantique, me répondit aimablement :

- Tu les tolères ? Mais, bête que tu es, tu ne vois pas qu'eux seuls font quelque chose et ont le droit de « tolérer » ? Le plus insignifiant a de plus grandes chances que toi et moi d'être admiré et vénéré par ceux qui viendront ! Pauvre consolation, me diras-tu. Mais ils touchent leur récompense morale, par avance. Ils sont convaincus d'être ce qu'ils sont, alors que nous, nous ne savons pas ce que nous sommes.

- *Que veux-tu dire ?*
- *Ils peuvent s'opposer aux circonstances, alors que nous, nous les étudions pour les suivre.*
- *Tu fais des jeux de mots, et rien de plus.*
- *Je suis heureux que, tu le prennes ainsi.*

Je croyais et je crois encore à l'existence de ce que l'on appelle des hommes supérieurs, et qui sont ceux qui montrent le chemin aux sociétés et aux peuples.

D'autres choses me distraient. Le gouvernement était chaque fois plus préoccupé de la situation, surtout au point de vue économique. Une espèce de banqueroute menaçait le pays et les ministres des Finances se succédaient en faisant des extravagances de plus en plus grandes. Pour arrêter la hausse de l'or, le gouvernement vendit toutes ses réserves, qui furent immédiatement absorbées par les banquiers, et ne réussirent pas à arrêter la hausse. Le bruit courut de graves irrégularités dans les banques, et on respira dans la capitale une atmosphère de mécontentement qui sentait la

révolution. Ce que Rozsahegy m'avait dit quelques mois auparavant, tout le monde le savait maintenant. Mon beau-père m'appela un jour, d'urgence.

- *Tu as fait ce que je t'ai dit ?*
- *Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.*
- *Faire verser toute ta dette à la Banque garantie de ta province.*
- *Oui.*
- *A combien se monte-t-elle ?*
- *Avec les intérêts accumulés, à près d'un million de pesos, comme je vous l'ai déjà dit.*
- *Sous ta signature ?*
- *La plus grande partie. Il n'y a que deux cent mille pesos que je n'ai pas signés. Mais on sait ...*
- *Peu importe. Laisse cela comme c'est. Ne crains rien. Ne fais pas attention à ce qui se passera. Surtout, ne vends pas ... Voici la tempête qui arrive et il faut avoir beaucoup de sang-froid ...*
- *Vous croyez aussi à la révolution ? – dis-je, ironique.*

Il me regarda d'un air fin, en souriant, avec ses petits yeux de porc.

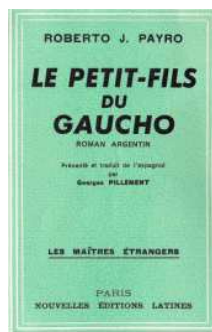
- *Moi plus que n'importe qui – répondit-il –. Cela ne peut pas continuer ainsi. Je compris qu'il en savait plus qu'il*

ne voulait en dire, et essayai de le sonder.

- *Je suis sûr que vous avez été jusqu'à donner de l'argent ...*
- *Cela me regarde ! – s'écria-t-il en riant – La vérité est que, n'importe quoi, tu m'entends ? n'importe quoi est préférable à la prolongation de cette situation. Il faut liquider. C'est une folie sans nom, il n'y a pas d'extravagance que l'on ne fasse et on a épuisé la bourse des gens.*
- *La révolution ne triomphera pas. Elle ne fera que consolider le gouvernement.*
- *Il se peut qu'elle ne triomphe pas. C'est même presque sûr, car elle sera faite par des gens trop différents. Mais le gouvernement ne pourra se consolider qu'en changeant de personnes. Et veux-tu un conseil, Maurice, pour compléter les autres ? Eh bien ! va-t'en de Buenos Aires. Eulalia est délicate, l'hiver menace d'être rude. Emmène-la dans un coin dans le Nord ou à Rio-de-Janeiro, si tu préfères la ville à la campagne, et attends les événements.*
- *Je ne peux pas. J'ai des engagements. Si bien que je puisse justifier mon absence, ce serait quand même une désertion. Je resterai ici de pied ferme.*

- *Tu compromets ton avenir !*
- *N'en croyez rien. J'ai des ongles pour sortir de ce mauvais pas. Vous verrez. Et personne ne pourra dire que Maurice Gomez Herrera est un traître et un lâche !*

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

[http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%](http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20)

[20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTIS
TIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip](#)

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>